

TEXTE 1

**LE CHRÉTIEN
DANS LE MONDE**

Présence au monde moderne, 1948

2^{ème} édition, 1988

Presses bibliques universitaires, pp. 15-33

3^{ème} édition, 2007

in Le défi et le nouveau,
La table ronde, pp. 19-34

PRÉSENTATION

Converti au protestantisme en 1930, à l'âge de 18 ans, Ellul a affirmé toute sa vie, pour le déplorer, que les chrétiens n'étaient plus depuis longtemps des *militants*. En 1979, il allait jusqu'à les traiter de "mous, paresseux, engagés dans rien, individualistes, s'asseyant le dimanche les uns à côté des autres et, ceci fait, s'ignorant parfaitement". Ce portrait littéralement cinglant venait de quelqu'un qui châtie parce qu'il aime.

Pour Ellul, n'est chrétien que celui qui non seulement s'engage *dans* le monde mais qui s'investit *contre* l'ordre de ce monde, quel que soit la forme que prend celui-ci.

Sept mots suffisent à résumer sa posture, ceux qui constituent l'exhortation de Paul de Tarse dans son Épître aux Romains : "Ne vous conformez pas au siècle présent".

Ellul allait jusqu'à qualifier de *subversion du christianisme* voire de *trahison du Christ*, toute conduite, fut-elle officielle et ultra majoritaire, s'en démarquant peu ou prou.

Or, dans le même temps, il admettait que, depuis le III^{ème} siècle et le constantinisme, marqué par son pacte avec l'État et sa propre élévation au rang d'État, l'Église s'apparentait à la Prostituée décrite dans l'Apocalypse : non seulement l'Église romaine catholique mais toutes les églises, y compris au sein du protestantisme, toutes s'accommodant finalement sans mal d'un certain nombre de *réalités* présentes.

Voyant dans les chrétiens du XVIII^e et du XIX^e siècles non pas seulement les complices du mouvement de sécularisation qui s'opérait alors mais ses principaux acteurs, Ellul n'est pour autant jamais tombé dans le piège de l'anticléricalisme. Il n'a jamais cherché à instruire le procès d'une institution, en tout cas pas celle-ci, pour la raison qu'à ses yeux, nul ne peut s'affirmer chrétien et solitaire à la fois. Le sort du chrétien étant indissociable de celui du prochain, l'Église reste à rebâtir de ses cendres.

Or elle ne peut l'être qu'à partir qu'à partir du moment où chacun de ses membres s'engage dans un travail d'analyse lucide et circonstancié de *son* monde puis dans un combat acharné et incessant contre le mouvement de *sacralisation* qui le constitue.

Et c'est ici toute la force de l'analyse ellulienne, mais aussi la cause de sa marginalité dans le débat intellectuel : le mouvement de sécularisation ne signe aucunement le règne du profane sur le sacré, comme ne cesse de l'accréditer un vieux préjugé, il marque au contraire le règne de nouvelles formes de sacré. Non pas tant la sacralisation de l'argent, qui n'est en rien nouvelle, que celle de toutes les formes de *puissance* qui s'exercent à travers le monde sous le nom de Technique.

En ce sens, ce premier chapitre de Présence au monde moderne nous apparaît aussi extraordinairement clairvoyant et engagé que scandaleusement méconnu.

Chapitre 1

Le chrétien dans le monde

1

Il paraît nécessaire, au commencement de ces études, de partir de quelques vérités bibliques, qui sont bien connues de tous, mais qu'il n'est jamais absolument inutile de rappeler.

L'Écriture nous dit du chrétien qu'il est dans le monde, et qu'il doit y rester. Le chrétien n'est pas fait pour se séparer, se mettre à part. Cette séparation, c'est l'acte de Dieu à la fin des temps, lorsqu'il prend le bon grain et rejette l'ivraie, ce n'est jamais l'acte de l'homme qui décide de son élection. De même, les chrétiens n'ont pas à vivre en groupe, se retrouvant entre eux, et refusant en définitive de se retrouver avec les autres. L'assemblée chrétienne ne doit jamais être fermée. Si le chrétien est ainsi nécessairement dans le monde, il n'est pas du monde; cela veut dire qu'il a une pensée, une vie, un cœur qui ne sont pas dirigés par le monde, qui ne dépendent pas du monde, mais qui sont à un autre maître.

Appartenant ainsi à un autre maître, le chrétien est envoyé dans le monde par ce maître, sans que la communion avec lui soit rompue.

Mais cette communion du chrétien avec Jésus-Christ entraîne des conséquences très graves: d'abord le chrétien, de ce fait, ne se trouve pas en présence des forces matérielles du monde,

mais de sa réalité spirituelle. Parce qu'il est en communion avec Jésus-Christ, ce n'est pas contre la chair et le sang qu'il aura à lutter mais contre les «trônes, les puissances, les dominations». Mais, en même temps, cette communion l'assure de ce qu'il n'appartient pas au monde, de ce qu'il se trouve libéré de la fatalité du monde, qui va vers la mort et, par suite de cette libération par grâce, il *peut* lutter contre les réalités spirituelles du monde. Très exactement, il est appelé à briser la fatalité qui pèse sur le monde et il le peut. Pour cela il reçoit de la grâce de Dieu les armes nécessaires (Ephésiens 6).

Mais en fonction de cette constatation, quel va être le rôle du chrétien? Il est trop aisé de répondre: témoigner, évangéliser, ou mener une vie chrétienne, ou agir selon la volonté de Dieu. Tout cela est vrai, mais tant que ce n'est pas sérieusement compris, tant que ce n'est qu'une formule traditionnelle, nous ne sommes menés à rien de vrai. Or l'Écriture même nous montre comment rendre cela plus réel, comment comprendre de façon concrète cette situation et cette action.

Il est nécessaire que le chrétien ne fasse pas comme n'importe qui. Il a dans ce monde un rôle que personne d'autre ne peut remplir. Il ne lui est pas demandé de choisir parmi les actions des hommes celles qu'il estime bonnes, et d'y participer. Il ne lui est pas demandé de bénédiction sur telle entreprise naturelle, ni de soutien aux décisions de l'homme. Il est chargé d'une mission dont l'homme naturel n'a pas même idée. Et c'est cette mission qui, en définitive, est décisive pour les actions des hommes et des femmes. C'est d'elle que la vérité ou l'erreur de leurs actions dépendent.

Si le chrétien travaille de toutes ses forces à un projet humain, il n'est qu'un être comme les autres, et son effort ne vaut pas davantage. Mais s'il accepte sa fonction spécifique de chrétien, qui n'entraîne pas forcément sa participation matérielle ou effective au monde, alors cela est décisif pour l'histoire humaine.

Dieu ne l'a envoyé que pour remplir cette fonction qui n'a aucune commune mesure avec les autres, qui ne peut être comprise

par le monde, et de laquelle cependant dépend la signification de toutes les autres fonctions. Cette fonction est déterminée par l'écriture en trois termes.

Vous êtes le sel de la terre.

Vous êtes la lumière du monde.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.

Etre le sel de la terre se réfère de façon précise à Lévitique 2: 13 où il nous est dit que le sel est le signe de l'alliance. Le chrétien est donc devant les hommes et dans la réalité spirituelle de notre monde, signe visible de l'alliance que Dieu a faite en Jésus-Christ avec ce monde de la nouvelle alliance. Mais il faut qu'il soit ce signe véritablement, c'est-à-dire que dans sa vie et ses paroles, il fasse apparaître cette alliance aux yeux des hommes. Sans cela, cette terre se sent privée d'alliance, elle ne sait plus où elle va, elle n'a plus aucune connaissance possible d'elle-même, elle n'a plus aucune certitude quant à sa conservation. Et en cela, le fait d'être le sel de la terre est la grande participation des chrétiens à la conservation du monde, bien plus que n'importe quel acte matériel.

Etre la lumière du monde: la lumière a paru dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue. Les chrétiens sont cette lumière par Christ, et ceci peut être pris dans un double sens.

Tout d'abord, la lumière est ce qui chasse les ténèbres, ce qui sépare la vie de la mort, ce qui donne le critère du bien (c'est pourquoi dans le texte biblique cette phrase est aussitôt suivie d'une référence aux bonnes œuvres). Hors de cette lumière, on ne peut rigoureusement pas savoir ce qu'est une bonne œuvre, ni ce qu'est le bien.

Sous un autre aspect, cette lumière du monde, c'est ce qui donne un sens à l'histoire du monde, ce qui l'oriente et l'explique. Dans cette succession d'événements que représente le cours de l'histoire, il n'y a aucune logique, aucune certitude, mais cette logique apparaît par la présence de l'Eglise, si anormal que cela paraisse. Et c'est pourquoi en étant la lumière, le

chrétien est un élément de la vie du monde, mais en ajoutant cette fois à l'œuvre de conservation l'œuvre de révélation sur le monde, et le témoignage du salut dont les chrétiens sont les instruments.

Comme des brebis au milieu des loups: ici encore le chrétien est signe de la réalité de l'action de Dieu. L'agneau de Dieu, c'est Jésus-Christ, et c'est lui qui ôte les péchés du monde. Mais tout chrétien est traité comme son maître, et tout chrétien reçoit de Jésus-Christ la participation à son œuvre. Il est une brebis, non parce que son action ou son sacrifice a un caractère purificateur pour le monde, mais parce qu'il est le signe vivant, réel, et toujours renouvelé au milieu du monde, du sacrifice de l'agneau de Dieu. Dans le monde, tout homme cherche à être un loup, et personne n'est appelé à jouer ce rôle de brebis. Et cependant le monde ne peut pas vivre si ce témoignage vivant du sacrifice n'est pas porté. C'est pourquoi il est essentiel que les chrétiens veillent à ne pas être *spirituellement* des loups: des dominateurs spirituels. Il faut que les chrétiens acceptent la domination des autres sur eux et le sacrifice quotidien de leur vie, qui renvoie au sacrifice de Jésus-Christ.

Ces expressions bibliques ne doivent pas être comprises comme des comparaisons, comme des qualificatifs que l'on emploie en parlant des chrétiens. Ce n'est pas une façon de parler, une belle image. Nous sommes beaucoup trop portés à n'y voir que formules et poésie. Ce n'est pas non plus une sorte d'accident qui survient au chrétien, une possibilité; on dit trop aisément que le chrétien a cette qualité, mais il pourrait en avoir d'autres.

Il y a là, au contraire, une froide réalité à laquelle il est impossible d'échapper. Nous sommes mis par Jésus-Christ en présence de la fonction particulière du chrétien et il ne peut y en avoir d'autre. Il ne peut pas être autrement, il n'a pas le choix, et s'il n'est pas ainsi, il ne remplit pas son rôle. C'est une trahison à l'égard de Jésus-Christ mais aussi à l'égard du monde. Il peut toujours s'évertuer aux bonnes œuvres et se dépenser en activi-

tés pieuses ou sociales. Cela ne signifie absolument plus rien s'il n'accomplit pas la seule mission dont il a été chargé particulièrement par Jésus-Christ et qui est d'être d'abord un signe. »



Cette situation est celle de tout chrétien mais elle atteint son paroxysme chez le laïc parce que précisément pour lui, il n'y a aucune séparation d'avec le monde. Il ne peut se faire illusion à ce sujet. Il y participe d'abord par son travail et ses préoccupations. Il est sans cesse attaqué dans sa personne par ce monde. Il devient de plus en plus difficile de se prétendre en dehors du monde: tout homme, toute femme, sont plus qu'autrefois, insérés dans le monde. Celui-ci est plus envahissant, plus écrasant, plus exigeant qu'il le fut jamais. La simple profession suffit aujourd'hui à absorber toutes nos forces vives; chacun de nous est totalement plongé dans cette activité débordante qui ne nous laisse ni le temps de réfléchir, ni celui de remplir notre fonction de chrétien, pas même celui de vivre.

Et, de même qu'il n'est pas libre de mener sa vie comme il l'entend, le laïc chrétien est soumis à une solidarité mécanique qui l'empêche absolument de jouer la comédie de la foi. Il est solidaire des autres, qu'il le veuille ou non, et c'est beaucoup plus vrai, matériellement parlant, dans le monde actuel que dans les civilisations antérieures. Il n'y a plus d'isolement possible, de séparation possible. L'illusion de vie chrétienne attachée au couvent ou à l'ermitage est dissipée. Que ce soit le simple fait matériel des transports, l'interdépendance des institutions économiques ou l'évolution de la démocratie, de toute façon des influences jouent pour serrer l'homme dans cette solidarité. Ainsi, le chrétien ne peut se dire pur à côté des autres, il ne peut se déclarer indemne du péché du monde. Un fait majeur de cette civilisation c'est que, de plus en plus, le péché devient collectif, et que l'individu se borne à y participer. Chacun supporte les conséquences des fautes de tous, particulièrement avec le fait

de la guerre, mais il en est de même pour toutes les situations sociales. Et c'est encore une illusion de la vie chrétienne qui s'en va, l'illusion que l'on peut être «parfait» au milieu d'un monde perdu.

L'homme d'aujourd'hui ne peut plus avoir confiance dans les vertus de l'individu, dans sa bonté ou son énergie, précisément parce qu'il n'est plus en présence de péchés individuels, mais de l'état de péché de l'humanité. Cette vieille vérité de la Bible devient éclatante aux yeux de tous. Notre société est une manifestation, que l'on ne peut récuser, de la révélation de Dieu au sujet de notre péché. Il n'y a pas un juste, pas même un seul (Romains 3,10) et cela non pas du tout parce que, pris individuellement, tous les hommes sont mauvais, mais parce que tout est renfermé dans le péché (Galates 3,22), qu'il y a solidarité de tous les hommes entre eux dans le péché, et que cette solidarité est non seulement spatiale, mais historique. Elle nous rend solidaires des morts dans leur péché, jusqu'au péché originel. Ce que nous apprend notre monde actuel c'est que cette doctrine n'est ni une idée, ni une explication, c'est la constatation d'une réalité aussi concrète que la solidarité de tous dans la guerre moderne.

Cette situation est désagréable pour un chrétien. Le prêtre ou le pasteur la ressentira moins, le laïc ne peut y échapper. Mais il fera tout son possible, précisément, pour y échapper; et l'on verra alors deux tentatives dans ce but: certains essaieront de dissocier la situation spirituelle et la situation matérielle, déniaient à celle-ci toute signification, déclarant qu'elle est neutre et ne concerne pas la vie éternelle, on accordera donc son attention aux seuls «problèmes spirituels». Ce qui compte, dira-t-on alors, c'est la vie intérieure; être sel ou lumière, c'est une affirmation purement spirituelle qui n'a pas de conséquences pratiques. Cette attitude est exactement ce que Jésus-Christ appelle l'hypocrisie. C'est renoncer à vivre sa foi dans le monde. C'est faire une abstraction de la personne vivante de Jésus-Christ. Dieu s'est incarné, ce n'est pas pour que nous le désincarnions. Cette dissocia-

tion de notre vie en deux domaines, l'un spirituel où l'on est parfait, et l'autre matériel (sans importance!) où l'on est «comme les autres» est une des causes de l'affaiblissement de l'influence des Eglises dans le monde. Cette fuite devant la responsabilité de la foi est évidemment une solution commode à l'intolérable situation dans laquelle notre société nous met. Seulement elle est exactement l'opposé de ce que Jésus-Christ a voulu pour nous, et de ce qu'il est venu faire.

Une autre solution, plus fréquente actuellement, consiste à vouloir moraliser ou christianiser les actions du monde. Si l'Etat était chrétien, comme ce serait agréable de se reposer sur lui. Faisons donc un Etat chrétien – etc... Il s'agit donc dans cette affaire d'avoir une sorte de «conception chrétienne» des choses, d'avoir de bonnes institutions, une bonne morale, de savoir ce qu'est le bien en toute chose, et de recouvrir de cet enduit la situation de notre monde. Badigeonnez le diable en doré, habillez-le de blanc, peut-être deviendra-t-il un ange. C'est cet effort de peinture que toutes les morales chrétiennes, les sociologies ou politiques chrétiennes, ou même le christianisme social nous offrent comme solution. On essaie d'apporter une nuance chrétienne aux actes et aux situations du monde, soit en les expliquant et les justifiant par une bonne théologie, soit en bénissant, soit en voulant y apporter des remèdes et des vertus chrétiennes. En somme dans toutes les hypothèses on essaie de rendre acceptable la situation dans laquelle le monde nous met. De même que l'on cherche à montrer que l'on peut être soldat ou banquier *et* chrétien - de même on se justifie du désordre social et de la misère humaine en faisant des bonnes œuvres. Il faut arriver, dans tous ces systèmes, à ce que la condition du monde ne soit plus *trop* choquante pour la «conscience» chrétienne. On veut en réalité faire un pont entre le monde et le royaume de Dieu; et le chrétien se trouverait en permanence sur ce pont – celui-ci est évidemment la morale, avec son accompagnement de bonnes œuvres et de bonne conscience.

Mais cet effort pour faire cesser à la fois le scandale que le

monde doit être pour la foi, et que la foi doit être pour le monde, apparaît comme la position la plus antichrétienne qui soit. Dans les études qui suivent il s'agira précisément pour nous de voir, en présence de quelques-uns des problèmes profonds que le monde nous pose, comment le chrétien est mis en cause, quelle est sa situation – mais justement qu'il n'y a pas de solution possible, au sens d'un apaisement et d'une satisfaction.

2

Sous quel aspect dès lors se pose la question? Il ne s'agit nullement ici de dire quelque chose de nouveau, mais simplement de redécouvrir ce qui a toujours été une vérité chrétienne parfaitement connue, que les chrétiens s'évertuent toujours à bien oublier parce qu'elle est très gênante et même intolérable. Le premier élément de cette situation, c'est que, précisément, il ne s'agit pas d'atténuer l'opposition entre la foi chrétienne, les exigences de la révélation, et la vie dans le monde avec ses exigences, ses fautes et ses compromis.

Le fait de vivre dans le monde, auquel nous ne devons pas échapper, est un scandale pour notre foi, il doit l'être et il doit le rester. Nous n'avons le droit ni de nous accoutumer à ce monde, ni de le voiler d'illusions chrétiennes. Vivant dans le monde, nous vivons dans le domaine du Prince de ce monde, de Satan et ce que nous voyons autour de nous, c'est constamment l'action de ce prince et la conséquence de l'état de péché où nous sommes tous placés, sans exception, car malgré tous nos efforts et notre piété, nous participons au péché du monde. Nous y participons parce que nous sommes et restons pécheurs malgré notre foi (*semper peccator et justus*) et aussi parce que nous sommes solidaires des autres hommes dans les communautés que Dieu a instituées, et que lorsqu'un homme ou une femme de ma famille ou de ma nation commet un péché, je suis responsable

devant Dieu de cette transgression; seulement il faut que cette vérité ne reste pas verbale.

Il faut savoir ce que signifie réellement cette participation au monde: et pour cela il est nécessaire de considérer non seulement notre péché individuel, mais encore notre péché en tant que vivant dans le monde et solidaire de ce monde. Dès lors il faut cesser de croire que nous diminuons notre péché par nos vertus. Il faut cesser de croire qu'il y a un aménagement possible du monde tel que l'homme pourrait y être moins mauvais, sinon moins malheureux. En même temps, si l'on prend au sérieux cette situation du chrétien, il faut bien refuser de prendre son parti de la perversion du monde, il ne faut pas se dire: nous n'y pouvons rien. Parler ainsi... c'est faire le jeu du Prince de ce monde! Ainsi nous sommes pris entre deux nécessités que rien ne vient diminuer. D'une part il nous est impossible de rendre ce monde moins pécheur, d'autre part il nous est impossible de l'accepter tel qu'il est. Refuser l'un ou l'autre, c'est ne pas accepter en fait la situation dans laquelle Dieu a mis ceux qu'il envoie dans le monde. Et de même que nous sommes pris dans la tension du péché et de la grâce, de même nous sommes pris entre ces deux exigences contradictoires. C'est une position infiniment douloureuse, et très inconfortable, mais c'est la seule qui soit fructueuse et fidèle pour l'action du chrétien dans le monde et pour sa présence au monde. Il faut d'abord accepter cette tension, et la vivre de façon constante. Il faut accepter, dans la repentance, ce que notre vie dans le monde a nécessairement de scandaleux, en sachant qu'il ne peut en être autrement et que prétendre qu'il peut en être autrement, est une hypocrisie! Mais savoir véritablement notre situation dans le monde, suppose que l'on connaît véritablement ses problèmes. Pour être honnête, il ne faut pas accepter comme une vérité abstraite cette tension de la vie chrétienne, il faut la vivre, la réaliser de la façon la plus concrète et vivante que possible. Et d'autre part, les chrétiens doivent comprendre que réaliser cela c'est le seul moyen véritable d'aider le monde au point de vue social, économique, politique.

Ce qui est caractéristique du monde dans ces domaines, c'est qu'il pose de faux problèmes. L'homme naturel est incapable par lui-même de voir la réalité spirituelle dans laquelle il se débat. Il ne voit que des apparences de problèmes sociaux, politiques, économiques. Et il essaie de travailler dans ces apparences avec des moyens techniques et d'après des critères moraux. De cette façon il n'arrive qu'à des situations toujours plus fausses et compliquées, jusqu'à l'effondrement de ce qu'il a appelé sa civilisation.

Le rôle du chrétien sera précisément, dans ces questions, de ne pas poser les problèmes comme les autres, de ne pas essayer les vaines solutions techniques et morales, mais d'arriver à découvrir les véritables difficultés spirituelles que comporte toute situation politique ou économique. Quant à la solution, elle ne peut être, en aucune manière, rationnelle, elle ne peut être que solution de vie et d'acceptation du pardon, aussi pour ces péchés-là, accordé en Jésus-Christ. Autrement dit, c'est en vivant et en recevant l'Évangile que les problèmes politiques, économiques, etc., peuvent être résolus. C'est donc l'acceptation de cette tension indiquée plus haut qui seule permet d'y répondre par une attitude humaine qui ne soit pas un mensonge et un faux semblant.

Mais d'autre part le fait que le laïc va accepter cette tension dans sa vie, et la vivre jusqu'à son paroxysme est la condition humaine nécessaire pour que la théologie retrouve une parole à adresser au monde. C'est le véritable prix à payer pour que le contact entre le langage de la foi et celui de l'homme païen soit possible. En réalité aujourd'hui le théologien n'a plus rien à dire au monde parce qu'il n'y a plus de laïcs dans nos Églises. Parce que d'un côté il y a le pasteur qui ne connaît pas la situation du monde, et de l'autre il y a des laïcs qui opèrent soigneusement la dissociation entre leur foi et leur vie ou qui essaient de s'en tirer par une morale. La vérité théologique n'a aucun lieu de rencontre avec le monde. Dire cela ce n'est pas douter du Saint-Esprit qui seul, bien entendu, établit le lien, mais c'est reconnaître que

dans tout le cours de l'histoire de son action, Dieu se sert d'un support matériel, d'un moyen humain pour agir par son Esprit. Or, précisément ce support matériel fait défaut dans nos Églises, et c'est pourquoi la parole annoncée, l'Évangile, ne touche plus le monde. Ce support, c'est le laïc vivant la tension décrite plus haut. Il est le lieu de rencontre entre les idéologies du monde au milieu desquelles il vit, et la théologie – entre les réalités économiques et le pardon de Jésus-Christ sur ces réalités qui ne peuvent absolument pas être «améliorées» autrement devant Dieu – on pourrait presque dire que l'expérience du laïc chrétien est le champ de connaissance humaine du théologien.

A l'inverse, le laïc n'est pas que ce «cobaye». Lorsqu'il vit cette tension, chaque jour de sa vie, sa simple présence amène l'Église à reconnaître la valeur, la vérité de l'angoisse du monde, et le monde à reconnaître quels sont ses véritables problèmes, derrière les mensonges qu'il essaie de perpétuer pour ne pas entendre la Parole de Dieu. Ainsi la position de vie du laïc est essentielle pour l'Église et pour le monde. Il convient par conséquent de ne pas la fausser.



Mais cela n'épuise pas le problème de la réalité de la situation du chrétien dans le monde. Il faut qu'il essaie de vivre ce que signifie dans la vie quotidienne être «sel de la terre», «lumière du monde», «brebis au milieu des loups». Cela ne doit pas rester un ensemble de formules, mais prendre une forme actuelle, concrète, devenir un élément de la vie.

C'est en réalité le problème de l'éthique chrétienne qui est ainsi posé, une éthique qui n'a rien à voir avec ce que l'on appelle en général, la morale, et encore moins avec les vertus «chrétiennes» traditionnellement entendues. Il est évident que ce n'est pas une décision théologique ni une construction intellectuelle, même faite à partir de la révélation et dans la foi, qui permet de connaître l'éthique chrétienne. Dans son centre, celle-ci est un

combat de la foi individuel et devant Dieu, une attitude vivante prise selon la mesure de foi de chacun et en conséquence de la foi. Ce n'est jamais une série de règles, de recettes, de mots d'ordre, et chaque chrétien a en réalité la responsabilité de ses œuvres et de sa conscience. Nous ne pouvons donc jamais faire une description complète et valable pour tous de l'exigence éthique de Dieu, pas plus que nous ne pouvons en atteindre le centre. Nous pouvons seulement en délimiter les contours, les conditions et en étudier des éléments de façon exemplaire.

Au centre, en effet, se situe cette idée que l'éthique chrétienne repose sur une structure agonique de la vie, c'est-à-dire que la vie chrétienne est toujours une agonie, un combat dernier, déterminant, décisif. Et ce n'est pas autre chose que la présence constante et concrète dans notre cœur du jugement et de la grâce. Mais ce fait assure précisément notre liberté. Nous sommes libres parce qu'à chacun des instants de notre vie nous sommes à la fois jugés et grâciés - et par conséquent remis dans une situation neuve, sans déterminations automatiques et sans chaînes sataniques; aller plus loin est affaire de théologien. Mais cela suffit à nous montrer que toute l'attitude chrétienne est en relation immédiate avec l'acte de Dieu en Jésus-Christ.

Les deux caractères dominants de cette éthique sont, me semble-t-il, qu'elle doit être temporaire — et qu'elle est apologétique.

Temporaire, car elle concerne une situation donnée et variable. Il ne s'agit pas de formuler des principes mais de savoir le jugement porté sur une action dans des circonstances données. Ainsi nous n'avons pas à nous en tenir à des idées morales, qui pourraient être invariables, mais l'Écriture nous enseigne que l'éthique varie dans sa forme et ses applications concrètes avec les situations et les lieux. Ceci pourra surprendre après ce que je disais plus haut du centre de l'éthique. On pourrait en tirer la conséquence qu'il n'y a aucune donnée, ni construction, et que toute l'éthique chrétienne consiste simplement à laisser chaque chrétien agir selon sa foi. En réalité il n'en est rien. Il y a des con-

séquences de la foi qui peuvent être indiquées objectivement. Dire le contraire, c'est faire de l'angélisme, c'est croire que nous sommes déjà dans le Royaume de Dieu, et que notre chair n'offre plus aucune résistance à l'action de l'Esprit. Or nous sommes encore dans ce «corps de mort». La construction d'une éthique chrétienne est nécessaire d'abord parce qu'elle est un guide, une indication donnée à la foi, une véritable assistance aux frères, ensuite parce qu'elle permet de donner un contenu réel, concret, au jugement qui est porté sur nous par Dieu, enfin parce qu'elle est nécessaire à l'édification de l'Eglise. Mais il ne faut pas que cette élaboration se substitue au combat de la foi de chaque chrétien, et c'est pourquoi elle est indicative mais non impérative. Il ne faut pas croire que cette éthique donne la solution permanente de tous les problèmes, et c'est pourquoi elle doit être essentiellement temporaire, et sans cesse remise en chantier, remise en question et réédifiée par le travail de toute la communauté de l'Eglise.

L'éthique est ensuite nécessairement *apologétique*. Mais cela ne doit pas être pris dans le sens habituel, de défense et démonstration de la vérité chrétienne, c'est-à-dire une opération intellectuelle. L'apologie qui ne peut en réalité être conduite par l'homme, est celle dont il est question dans Matthieu 5,16: «que votre lumière brille devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père». C'est-à-dire que les œuvres faites en vertu, en conséquence de l'éthique doivent apparaître à la lumière de Jésus-Christ comme de véritables bonnes œuvres. Le monde est incapable de voir par lui-même ces bonnes œuvres, il ne peut le faire que par cette illumination, et il faut que nos œuvres proviennent si directement de l'action de Jésus-Christ en nous qu'elles en soient illuminées pour le monde. Cela implique que nous n'avons pas à nous référer au jugement du jugement du monde pour déterminer nos œuvres, mais au contraire à forcer ce jugement. Et il faut que ces œuvres conduisent les hommes à louer Dieu. C'est en cela qu'elles ont un caractère apologétique. Toute notre éthique n'a pas de sens si

elle n'est orientée vers ce combat avec le monde qui doit se solder par la glorification de Dieu. L'éthique édifiée par l'Eglise doit donc précisément être la transcription de la tension qui est la situation de chaque chrétien. Elle est l'image de ce combat, et la pointe de l'éthique est de diriger ce combat vers cette glorification.

Ainsi nous voyons que l'éthique est inséparable de la prédication de la Parole car le comportement même du chrétien ruine vraiment l'œuvre de Satan, et tend à édifier le corps du Christ dans le monde. Mais il faut, en terminant, revenir sur cette idée que l'éthique n'est pas un moyen de résoudre la tension chrétienne, elle n'est pas une recette pour être juste, elle n'est pas une synthèse de la foi chrétienne et des valeurs du monde, elle n'est pas une facilité donnée au chrétien de vivre sans le Saint-Esprit. Elle est exactement le contraire de tout cela.

Ce problème de l'éthique n'englobe pas toute la situation du chrétien dans le monde, mais seulement, en somme, la description de son action. Or cette action n'est qu'un élément qui se place entre la « mise en situation » (la tension à accepter, comme nous l'avons vu plus haut) et la participation à la conservation du monde, qui est un fruit de l'application de l'éthique.



Le chrétien doit participer à la conservation du monde, il doit y travailler effectivement. Mais encore faut-il essayer de dissiper des malentendus graves à ce sujet. Quand on parle de conservation du monde, on voit aussitôt la participation aux actions que le monde estime les meilleures pour lui. Le monde choisit ses voies, il détermine son plan d'action pour résoudre ses problèmes, et l'on pense souvent que les chrétiens pour aider à conserver le monde doivent travailler à ces œuvres-là.

Ainsi lorsque l'on fut ému de la démonisation hitlérienne, on a prêché la croisade. Le monde prenait les armes, les chrétiens aussi ont pris les mêmes armes et ils se sont battus de la même

façon que les autres contre cette puissance démoniaque. De même actuellement, où se pose le problème de la reconstruction, bien des chrétiens, et des meilleurs, prêchent la même reconstruction, et engagent les hommes dans la voie choisie par le monde pour cette reconstruction en disant que l'ONU est une institution admirable et pleine d'avenir, qu'il s'agit avant tout de produire des biens matériels et que la maison préfabriquée est la solution de tout. J'ai même vu dans une revue très chrétienne (catholique) «que la machine à laver serait pour la France un moyen de salut»!

Je crois qu'il y a là une grave et lourde confusion. Ce n'est pas en agissant comme les autres et en travaillant aux œuvres techniques du monde que le chrétien participe effectivement à la conservation du monde, mais en remplissant son rôle spécifique que nous avons décrit plus haut. Cela ne veut pas dire que le travail technique ne doit pas être fait ou qu'il est inutile, non, mais ce travail, tout le monde le fait, et il n'a aucun sens s'il n'est guidé, accompagné, soutenu par un autre travail que seul le chrétien peut faire et qu'il n'accomplit pas souvent. Car le monde doit être conservé par les voies de Dieu, et non par la technique des hommes (qui peut entrer dans les voies de Dieu à condition justement que les hommes se soucient du jugement sur la technique et de sa soumission) et il doit être conservé dans un certain ordre voulu de Dieu, et non sur le plan que les hommes font de cet ordre (plan qui peut être accepté par Dieu à condition que les hommes se soucient d'une certaine vérité, d'une justice authentique). C'est ainsi que, en face de Hitler, s'il est vrai que celui-ci représentait une puissance satanique, il y avait *d'abord* un combat spirituel à mener. C'était la prière qui devait être décisive, mais nous n'avons plus confiance dans l'extraordinaire puissance de la prière! C'était l'exorcisme qui chasse les démons par le St-Esprit qui était l'arme de la foi. Il est fort possible que, si les chrétiens avaient agi par ces moyens avec vérité, pendant que tout le monde pensait à la guerre matérielle (qu'il fallait faire *aussi*) ou simplement à bénir les canons, la solution

n'aurait pas été cet effroyable triomphe de l'esprit hitlérien que nous constatons dans le monde entier.

Le monde actuel récolte ce que les chrétiens ont semé: en face d'un péril spirituel, les chrétiens ont appelé «aux armes», et ont combattu matériellement. Nous sommes vainqueurs matériellement, et nous sommes vaincus spirituellement. Seuls les chrétiens pouvaient mener le combat spirituel. Ils ne l'ont pas fait. Ils n'ont pas rempli leur rôle dans la conservation du monde.

Et nous assistons actuellement à la même erreur avec la reconstruction. Les chrétiens, les Eglises ont d'abord à faire un travail d'ordre spirituel, un travail de prise de conscience de la vraie situation du monde, de recherche et de prédication de l'ordre de Dieu, de reconstruction chrétienne, de formation d'une civilisation à hauteur d'homme, ce qui est précisément dans les possibilités concrètes de l'Eglise. Et tout le reste est futile, si cela n'est pas fait. Tout le reste ne peut que conduire à plus de désordre.

Il me semble que cette participation, à la fois effective et particulière à la conservation du monde peut se ramener à l'idée de racheter le temps. Si nous mettons les deux textes de Colossiens (4, 5) et Ephésiens (5,15) en parallèle, nous voyons qu'ils sont exactement construits de la même façon et que la pensée de Paul est très certaine dans son enchaînement:

Colossiens (4, 5)

Ephésiens (5, 15)

*Se conduire avec sagesse
envers ceux du dehors.*

*Prenez garde de vous conduire avec circonspection
comme des sages.*

Racheter le temps.

Rachetez le temps.

*Que votre parole soit
accompagnée de grâce,
assaisonnée de sel.*

*Comprenez quelle est la
volonté du Seigneur.*

Sans même essayer de pénétrer dans le problème du rachat du temps, de la notion de temps esclave, qui serait racheté pour devenir libre, nous devons seulement considérer que nous avons là une indication étonnamment vivante pour l'étude de la situation du chrétien dans le monde, une indication qui paraît être au centre même de ce problème, puisqu'elle est placée, pourrait-on dire, en charnière entre la conduite (donc la question de l'éthique) et la prédication – entre les bonnes œuvres, fruit de la sagesse, et la connaissance de la volonté de Dieu. On ne peut pas éviter dès lors de considérer cette notion de rachat du temps, par le fait même qu'elle se présente *sur le plan de la situation du chrétien* (et non pas sous son aspect théologique), au centre de la vie chrétienne, comme étant la fonction particulière et décisive du chrétien qui englobe tout ce que nous avons dit jusqu'ici. De toute façon, ces textes nous montrent qu'il ne saurait y avoir de séparation entre la prédication et le comportement, que le rachat du temps est à la fois œuvre de conservation (et c'est même cela qui est l'œuvre de conservation authentique) et œuvre de salut, car il n'y a pas davantage ici de séparation. Ainsi cette situation du chrétien dans le monde apparaît comme singulièrement chargée de sens si nous pensons que c'est de son comportement et de sa prédication (ou simplement de son témoignage) que dépend le rachat du temps.



Il reste un aspect à envisager pour aborder le caractère concret de cette situation. Pour participer vraiment à cette conservation du monde, le chrétien doit se situer au point de rencontre entre deux courants, la volonté du Seigneur et la volonté du monde.

La volonté du Seigneur qui se présente à la fois comme jugement et pardon, comme loi et grâce, comme commandement et promesse, nous est révélée dans l'Écriture, éclairée par l'Esprit de Dieu. Elle doit être expliquée dans le temps présent, mais elle

ne varie pas. Cette révélation nous donne les conditions dans lesquelles le monde peut vivre, c'est-à-dire dans lesquelles précisément il peut être conservé. Mais cette conservation est absolument irréalisable *en soi*. Même si nous réunissons toutes les conditions logiques, physiques, politiques, économiques pour cette conservation, même si nous réalisons ces conditions posées par Dieu, cela ne sert de rien si nous ne travaillons à cette conservation en vue du salut. Car Dieu ne conserve pas le monde d'un côté, et le sauve de l'autre. Il le conserve *en* le sauvant. Et il le sauve en utilisant cette conservation. La volonté de conservation et l'ordre de conservation, ce sont les mêmes que la volonté de salut et que l'annonce de l'Évangile. Mais ceci doit s'incarner dans un monde réel, et notre action aussi bien que notre parole devront être orientées par la situation présente du monde sans que cela modifie soit le contenu soit l'unité de cette volonté de Dieu.

La volonté du monde est toujours une volonté de mort, une volonté de suicide. Il est nécessaire de ne pas accepter ce suicide, et d'agir précisément pour qu'il ne puisse avoir lieu. Il faut donc connaître quelle est la forme actuelle de la volonté de suicide du monde pour en prendre l'opposé, pour savoir comment, dans quelle direction doit porter notre effort. Le monde n'est ni capable de se conserver lui-même, ni capable de trouver des remèdes à sa situation spirituelle (qui commande tout le reste). Il porte le poids du péché, il est le domaine de Satan qui le conduit vers la séparation d'avec Dieu et par conséquent vers la mort. C'est tout ce qu'il peut faire. Il ne s'agit donc pas pour nous de construire la cité de Dieu, d'édifier un ordre de Dieu, à l'intérieur de ce monde, sans se préoccuper de ses tendances et de son suicide. Il s'agit de se placer au point même où agit cette volonté de suicide, dans sa forme actuelle et de voir comment peut agir la volonté de conservation de Dieu, dans cette situation donnée. Si nous ne voulons pas être totalement abstraits, nous sommes donc obligés de connaître dans sa profondeur, dans sa réalité spirituelle, quelle est la tendance mortelle de notre monde, et

c'est là que nous devons faire porter notre effort (et non pas sur les faux problèmes que le monde se pose, ou sur une application maladroite d'un ordre de Dieu devenu abstrait). Et si l'on agit ainsi on comprend que le travail de prédication accompagne nécessairement le travail de sauvetage matériel.

C'est donc en se situant toujours à ce point de rencontre que le chrétien peut être vraiment présent au monde et faire une œuvre sociale ou politique efficace, par la grâce de Dieu.

C'est à la recherche de quelques manifestations actuelles de cette volonté de mort, et de l'attitude du chrétien en présence de ces faits, que nous essayerons de procéder dans les chapitres qui suivent.